

La chanson honorée

DÉPUIS cette soirée de 1964 où Joseph Kessel confia à Georges Brassens qu'il aimerait beaucoup l'avoir pour voisin de fauteuil sous la Coupole, l'auteur de *Chanson pour l'Auvergnat* entend périodiquement parler de l'Académie, le nombre de ses illustres partisans ne cessant d'augmenter (Pagnol et Jean Rostand depuis longtemps, Leprince-Ringuet, René Clair et Marcel Achard plus récemment, ont rejoint Kessel aux avant-postes...).

Je ne sais si G. B. finira par se laisser convaincre — je ne l'imagine pas effectuant la cueillette des voix en allant, une trentaine de fois, déposer son compliment dans un sonotone plus ou moins bien disposé en sa faveur — mais si par extraordinaire il consentait à prendre l'habit vert, je suis d'avance assuré que le discours de réception qu'il prononcerait alors de sa voix aux graves sonorités serait un des plus beaux, des plus châtiés et des plus généreux qu'on ait entendus quai Conti.

En attendant de lui faire accepter bicornes et épée, l'Académie lui a procuré un plaisir sans aucun doute très grand en honorant, en sa personne, la chanson. Et s'il a semblé grommeler que c'était décidément trop de publicité à la fois, ce Grand Prix de Poésie survenant tout aussitôt après le tam-tam de son opération, qu'« ils » auraient pu attendre, etc., ce n'était pas pour satisfaire ceux qui attendaient exactement ce genre de réaction de la part du personnage qu'ils lui font assumer, mais parce que sa pudeur lui interdit l'émotion en public.

Le choix de l'Académie, qui a surpris et ravi ses amis — et de façon plus générale tous les amis de la bonne chanson — ne rencontre pas que des approbations. C'est que la chanson reste encore, pour beaucoup de gens, la parente éloignée — et *dédaignable* — de la poésie. Brassens, par le fond et par la forme authentique serviteur de la poésie,

*Malgré la bise qui mord
La pauvre vieille de somme
Va ramasser du bois mort
Pour chauffer bonhomme
Bonhomme qui va mourir
De mort naturelle (1)*

à le malheur de chanter. Le tort d'accompagner ses poésies de quelques notes de musique qui font d'elles des chansons, cousines dénaturées et inféquentables.

Mme Frances de Dalmatie, sur qui il l'a emporté avec un écart de voix confortable (*Les maux les plus cruels ne sont que des chansons*, disait La Fontaine), ne chante pas. Est-elle meilleur poète pour cela ? Les académiciens ne semblent pas l'avoir pensé. Je m'en tiens à leur jugement.

J'écrivais, il y a de cela deux semaines, que bon nombre des œuvres de Brassens avaient déjà pris la route de la postérité. Il n'aura sûrement pas été d'accord, nous n'avons pas eu l'occasion encore d'en parler, mais je sais ce qui m'attend : *Si je savais en laisser deux ou trois, m'a-t-il déjà confié, je serais content. Deux ou trois chansons qui s'ajouteraient au patrimoine.*

Car lui aussi, lui surtout, dit : chanson. Trop modeste pour chausser les bottes des autres, il précise même que *la chanson est une poésie à la portée de toutes les bourses*. Il a cru longtemps aussi ce qu'on disait de sa musique, qu'elle était trop simple, primaire, et surtout qu'elle se répétait d'une œuvre à l'autre.

Dans le domaine de la musique, remarquait-il avec sa toujours aussi étonnante justesse d'expression, *je suis un enfant trouvé. Je n'ai pas de parents.* Mais les jazzmen se sont intéressés à sa musique. Et Jean Wiener l'a « mozartisée ». L'enfant trouvé a donc aujourd'hui le droit de penser que ses musiques ne sont pas si « moches » que ça.

La label académique accordé à son œuvre le conduira-t-il à rechercher une définition de son art différente de celle qu'il m'en donnait en décembre dernier, à la veille de sa rentrée à Bobino ? *J'écris en me servant d'une langue qui existe, me disait-il. J'écris comme les gens ont toujours écrit. Je n'ai pas de génie. J'ai un certain talent, c'est tout, il n'y a rien de phénoménal là-dedans, rien que de très naturel (...). Sans doute suis-je un peu poète, mais le poète a travaillé, a appris à s'exprimer, à domestiquer le petit ruisseau qui coulait en lui (...).*

Je pose une question stupide. Rien ne sera changé. Pour lui. Ni le petit ruisseau en grande rivière ni le certain talent en génie. Les honneurs n'y feront jamais rien : Georges Brassens a trop pris l'habitude de se regarder sans complaisance pour perdre tout à coup la tête.

Il continuera de marcher sur la route toute droite dont il ne s'est jamais écarté depuis ses débuts. Et gardera ses « fréquentations » : Musset, La Fontaine, Hugo, Villon, Mallarmé, Ronsard, Rabelais, Verlaine, Eluard, Aragon, La Bruyère, La Rochefoucauld...

René Bourdier

LES LETTRES FRANÇAISES

15 juin 1967